

anhelo. Sus calidades no son las que agradan á la mayoría permanente, ni quisiera yo excitar falsas esperanzas, entre personas que deben respetarse, si no fuera por más que su número. Pero quizá habré dicho bastante para interesar á algún hispanófilo de este siglo en su desconocido predecesor del XVII.

Londres 29 de Enero de 1898.

LÉO ROUANET

UN «AUTO» INÉDIT DE VALDIVIELSO

Au mois d'octobre 1616, l'impériale cité de Tolède était en fête. La chapelle de *Nuestra Señora del Sagrario*, projetée, à la fin du XVI^e siècle, par le cardinal Don Gaspar de Quiroga, commencée sous le court archiépiscopat de l'archiduc Albert d'Autriche, venait d'être terminée par le cardinal-archevêque Don Bernardo de Sandoval y Rojas, oncle du fameux duc de Lerma. Philippe III avait promis d'assister à l'inauguration solennelle du sanctuaire. Il arriva, en effet, le mercredi 26 octobre: *Casi al anocheecer entró Su Magestad en coche, con el Príncipe y los Infantes don Carlos y doña Maria, sin guarda ni acompañamiento público, que así quiso favorecer la lealtad de Toledo*. Le lendemain, le jeune princesse Elisabeth de Bourbon, mariée depuis un an au futur Philippe IV, faisait à son tour son entrée *en un palafren blanco, con gualdrapa y adereços de terciopelo negro, bordado todo rico de florones de plata, ojuela brillante de relieve, sillón de plata, lacayos con su librea.....*

Les fêtes durèrent seize jours, du jeudi 20 octobre au jeudi 4 novembre. La relation nous en a été conservée en un livre extrêmement curieux, auquel j'emprunte les citations ci-dessus, et dont voici le titre exact: *Descripcion de la capilla de N.^a S.^a del Sagrario que erigió en la S.^{ta} Iglesia de Toledo el Ill.^{mo} S.^{or} Cardenal D. Bernardo de Sandoval y Rojas..... Por el Lic.^{do} Pedro de Herrera: Madrid, Luis Sanchez, 1617, 4.^o*

Arcs de triomphe, mascarades, carrousels, illumina-

tions, feux d'artifice, aucune des réjouissances accoutumées à cette époque et depuis ne fut épargnée. *Hubo toros, hubo cañas*, pour employer une formule traditionnelle. Et l'on se garda bien d'oublier le *Certamen poético*, complètement indispensable de toute fête, et la comédie, dont se montraient si friands les Espagnols du XVII^e siècle. Le dimanche 30 octobre, dans la matinée, la Sainte Image fut conduite processionnellement à son nouveau temple. L'après-midi, en face de la cathédrale, des tréteaux furent dressés. *Por la tarde, entre las casas del Cardenal y del Ayuntamiento, la compañía de Cebrian representó dos Autos del Maestro Joseph de Valdivielso. Uno de la Descensión de Nuestra Señora á dar la casulla á San Idefonso; otro, de la milagrosa aparición de la Imagen Santa del Sagrario, despues de aver estado escondida, como se ha dicho. Viéronlos su Magestad y Altezas de las primeras rejas del Cardenal: fueron de mucho gusto, por el argumento tan destes dias, y por los bayles y saynetes con que aquella compañía regozija sus actos cómicos* (1).

De ces deux autos, le deuxième reste inconnu; tout au moins n'en ai-je pas trouvé trace. Le premier est mentionné dans le *Catálogo del teatro antiguo español*, de La Barrera, pag. 415, d'après un ms. ayant appartenu à la bibliothèque du duc d'Osuna; aujourd'hui à la Biblioteca nacional de Madrid (Res. 6.^a, 56). Mais le savant bibliographe a ignoré à quelle date et en quelle circonstance cette pièce fut représentée.

C'est le licencié Francisco de Rojas qui a écrit de sa main la copie que possède la Biblioteca Nacional. Elle porte le titre suivant: *Auto famoso, de la Descension de nra señora, en la | santa yglesia de Toledo, quando trujo la ca-*

(1) *Descripcion de la capilla de N.^a S.^a del Sagrario*, folio 88 vuelto — Au sujet de Cebrian, on trouve la note suivante dans le ms. Ff, 3-4 de la Biblioteca nacional de Madrid. PEDRO CEBRIAN. *Fue autor de compañía de las de título en el bienio teatral de 1615 á 1617. Su compañía estrenó la comedia de Enciso, Los MEDICIS DE FLORENCIA.*

sulla, al | gloriosissimo san ilefonso, su santo Arçobispo, y Patron | nuestro | compuesto, por mi señor y grande Amigo, el M.^o Joseph, de | Valdivieso, que aya gloria=y trasladado por mi el liçen.^{do}, | fran.^{co}, de rroxas=para mayor honrra y gloria de Dios y de | su beditissima madre=virgen antes del parto, en el parto, | y despues del parto, y siempre virgen=virgen, conçebida, sin | peccado original=apesar de los erejes traydores. A la fin: en, 21, de março, sábado, çerca de la | vna del m.^o dia; Año, de 1643, años ÷ dia del glorioso san Benito ÷ le acabe | ÷ de trasladar ÷ Plus bas: ÷ sub corr.^e ss.^{ta} ÷

Un autre *Auto de Nuestra Señora y el glorioso San Idefonso*, attribué à Lanini par La Barrera et par le catalogue de la Biblioteca Nacional (Yy-448) n'est lui-même qu'une nouvelle copie de l'œuvre de Valdivielso.

L'*Auto de la Descension*, à le lire attentivement, présente tous les caractères d'une pièce de circonstance. L'auteur ne s'est guère préoccupé de nouer une intrigue suivie. Il a pris dans la légende de saint Idefonse les trois épisodes principaux: débat contre les hérétiques, apparition de sainte Léocadie, descente de la Vierge, et les a reliés entre eux par des scènes vives, plaisantes, d'une forte saveur populaire, et qui durent plaire singulièrement au public réuni sur la place del Ayuntamiento.

Florindo et Braulio, les deux hérétiques disciples de Pelayo, demandent à la nuit de cacher leur présence. Ils s'avouent vaincus par les arguments d'Idefonse, mais ils désirent, avant de quitter le sol tolédan et de regagner la France, assister aux fêtes religieuses qui vont avoir lieu. Déguisés en pèlerins, ils espèrent assister sans danger à la procession, voir le roi, les femmes, la chapelle de Santa Leocadia de la Vega. Mais les gamins de la ville, ayant à leur tête Moscon, incorrigible bredouilleur de latin macaronique, parcourent rues et places, rouant de coups quiconque n'acclame pas le nom de Marie. Les deux mécréants doivent s'exécuter comme les autres.

Dans la Vega, à la porte de la chapelle, deux hallebar-

diers sont de garde. Jaloux de leur consigne, ils refusent le passage au clergé, aux croix, aux bannières. L'arrivée du roi et de l'archevêque peut seule avoir raison de leur farouche entêtement. Les deux hérétiques entrent aussi, mêlés à la foule, et, au moment où tout le peuple est en prières devant le tombeau de la sainte, la dalle se soulève, et Leocadia apparaît *cubierta con un velo de plata, una cruz en la mano derecha y en la otra una palma*. Elle prononce un long romance dont voici les premiers et les derniers vers:

*Por ti, o ylfonso bibe
la reyna nra señora
la madre de Dios Maria
la que es madre y virgen sola
por ti la estrella del mar,
a quien encrespadas olas
escureçer pretendieron,
resplandeçe mas hermosa
a tu erudiçion y pluma
se constituyete deudora
y confesa que te deve
pues se la has dado, la honrra.....*

.....
*Nra señora la Reyna
la que en todo exçeçe á todas
sol de la virginidad
y de la velleça sola
a visitarte me embia
de su parte, y ella propia
codiçia el venir a verte
porque el coraçon la robas
espera mayor ventura
y que entre flores y aromas
luçeros, soles y dias
pises çielos, goçes glorias
quedate adios padre mio.
O velo, velo del çielo
por manos texido hermosas
que sutil transparentaste
de marfil la virgen goda.*

ILDEFONSO.

.....

*Sol fue leocadia, sol es,
y sol que al del çielo dora
y si se puso, que mucho
que nos dexase a su sombra.
El velo con el cuchillo
en el sagrario se ponga
en fe de tan gran milagro
para perpetua memoria.*

REY.

Ou pourra juger, d'après cet extrait, du style de l'œuvre et comparer cette scène à d'autres analogues, de divers poètes.

La procession sort. Florindo et Braulio se déclarent convertis par ce miracle. Des pauvres accourent recevoir l'aumône quotidienne qu'on leur distribue par les soins d'Ildefonse. Ils forment un curieux assemblage de gueux de toute sorte, parmi les quels se distinguent

*El que tulle y manca niños,
haçe llagas y abre piernas,*

et l'aveugle chanteur de complaints qui vient, sans perdre de temps, d'en composer une sur le miracle de sainte Leocadia.

Ildefonse, rentrant dans l'église, reçoit la confession de Florindo et de Braulio. Quant à Pelayo, qui persiste en son hérésie, l'ange de la justice le foudroie de sa lance. Le saint archevêque s'agenouille en extase devant l'autel. Une pauvre vieille, qui assiste à matines, voit avec effroi et admiration la Vierge s'avancer, entourée des légions célestes, la chasuble entre ses mains. Elle refuse de rendre le cierge qu'un ange lui avait distribué pour solenniser le miracle, et le garde pour éclairer l'heure de sa mort. Où a pris naissance cette douce et touchante légende? En France elle apparaît déjà dans une composition dramatique du XIV^e siècle: *Cy commence un Miracle de Nostre-Dame, comment elle garda une femme d'estre arse* (1). En Espagne,

(1) *Théâtre français au Moyen-Age*, publié par MM. Monmerqué et Francisque Michel: Paris, Firmin Didot, 1885, pag. 327.

Lope de Vega et le peintre Murillo l'ont, à l'exemple de Valdivielso, mêlée à la légende d'Ildefonse.

Après que la Vierge est remontée au ciel, l'*auto* se termine sur ces beaux vers du saint prélat:

*Despues de averos visto, que me queda
en la tierra que ver, o veldad alma
hasta bolver á veros, con que pueda
los ojos consolar, quietar el alma.*

.....

Comme on peut s'en rendre compte par cette rapide analyse, l'*Auto de la Descension*, quoique très mouvementé, est très simple en somme et ne mériterait peut-être pas une mention particulière, s'il n'était la première en date de plusieurs pièces écrites sur le même sujet. Lope de Vega s'en est évidemment inspiré pour écrire le troisième acte de *El capellan de la Virgen*, publié quelques années plus tard dans sa *Parte XVIII*: Madrid, Juan Gonçalez, 1623. Dans le premier acte de *La Virgen del Sagrario*, de Calderon, l'imitation semble moins évidente. Néanmoins, l'*auto* de Valdivielso, par suite des circonstances dans lesquelles il fut représenté, dut avoir en Espagne un certain retentissement et une influence sur les œuvres similaires. Et c'est à ce point de vue qu'il m'a paru intéressant de le signaler en ces lignes.

CLAVIS SAPIENTIÆ

ALPHONSI, REGIS CASTELLÆ (1)

Legislador, filósofo, historiador, matemático, astrónomo y poeta, son los dictados con que D. Modesto Lafuente resume la gran valía del décimo Alfonso de Castilla en su *Historia de España* (2), omitiendo con razón y justicia los de astrólogo y alquimista, con que pretendieron menguar su fama escritores menos escrupulosos.

En lo tocante á la alquimia, el R. P. Sarmiento dice á este propósito:

«La mentira de que los egipcios hacían oro aún estaba en su auge en tiempo del Rey D. Alfonso el Sabio. Encaprichóse de querer hacer oro, y para esto trajo gitanos de Alejandría. Escribió dos libros con nombre de *Tesoro*. El primero no es suyo, sino que le mandó traducir en castellano del *Tesoro* de Bruneto Latino, que he visto manuscrito y he leído todo.

«El segundo es el *Tesoro de alquimia*, cuyo original ó copia manuscrita en pergamino está en la Real Biblioteca (3).»

Su Reverendísima juzgó aquí tan de ligero al hijo de San Fernando, que cae en el error de atribuirle la versión

(1) *Theatrum Chemicum*. Argentorati, MDCLIX-MDCLXI, volumen quintum, pág. 766.

(2) Tomo VI, pág. 104 de la edición de Mellado, 1851.

(3) Manuscritos del P. Sarmiento (por copia): dos volúmenes in folio, existentes en la Biblioteca Nacional y marcados con la signatura J-165 y 166.

castellana del *Tesoro* de Bruneto Latino, mandada hacer por su hijo D. Sancho, como expresamente lo declara el códice de la Biblioteca Nacional señalado con la letra D-47, que empieza así:

«Aquí se comienza el libro del tesoro que trasladó maestro brunt de latin en romance frances. El muy noble Rey Don Sancho, fijo del muy noble Rey don Alfonso et nieto del santo Rey don Fernando.... mandó trasladar de frances en lenguaje castellano á maestro Alonso de Paredes físico del infante D. Fernando su fijo primero heredero et á Pascual Gomes escribano del Rey sobre dicho.»

Una nota final dice que se acabó de escribir en Valladolid el sábado 5 de Diciembre de 1433, de donde resulta que el códice señalado es copia de otro, que tal vez sería el original y auténtico.

Por dicha, para la buena memoria del Rey Sabio, un eminente literato, el Sr. D. José Amador de los Ríos, cuidó de esclarecer el concepto que aquél tenía de la alquimia y de los alquimistas, hallando pruebas incontestables en el Código de las Partidas, citando varios pasajes en los que se declara falaz, vano y engañoso el que pomposamente se apellidaba Arte sagrado.

No es fácil conjeturar de dónde sacaron los alquimistas que nuestro D. Alfonso había escrito la obra de que vamos á dar cuenta, á no suponerseles de intención tan aviesa, que se propusieran incluir entre los adeptos á los que con más autoridad y del modo más explícito condenaron sus embolismos y supercherías. Sólo en este concepto nos explicaríamos que se halle entre el sinnúmero de tratados de ciencia hermética uno que lleva este título, copiado literalmente:

SAPIENTISSIMI ARABUM PHILOSOPHI, ALPHONSI, REGIS CASTELLÆ & LIBER PHILOSOPHIÆ *ocultioris* (*præcipuè Metallorum*) *profundissimus*: Cui titulum fecit: CLAVIS SAPIENTIÆ.

Empieza en un corto proemio (*proemiolum*), que dice: *Quia superhonoratissimus et fortissimus REX Quintus AL-*

PHONSUS, *Dei gratia, Rex Castellæ et Legionis, Filium Domini SERVANDI* (sic) *Regis, et Domine Beatricis reginæ. Numen suum volunt perpetuæ commandare memoriæ.*

Nótase desde estas primeras líneas de la *Clavis Sapientiæ* la ignorancia de su autor en lo tocante á la cronología de nuestros Reyes, y es mayor aún al darle al que supone autor de este tratado una paternidad que la historia desconoce, á no admitir que por error de imprenta se puso *Servandi* en vez de *Fernandi*.

De todos modos, la materia de la *Clave de la Sabiduría* está distribuída en tres capítulos, siendo el epígrafe del primero: *De expositione Elementorum Superiorum et inferiorum et etiam naturarum æqualium et inæqualium et conversione ad invicem earum et Generationis.*

No falta la invocación tan repetida por los alquimistas: *Laudemus in principio Deum, qui est inspector omnium*, y es en este capítulo el iniciador y maestro un tal Belonio (*Magister meus Bellonus Philosophus*), que por su insignificancia, si no por otro motivo, no tuvo lugar en el copioso catálogo en que remata la *Histoire de la Philosophie hermetique*.

El neófito expone sus dudas, que Belonio va aclarando y desvaneciendo, hasta dejarle penetrado de lo que los sabios ocultaron. *Una vero die vocavit me Magister meus Bellonius philosophus et dixit mihi. Eia Fili, spero te hominem esse specialis intellectus, et etiam quod poteris pertingere ad gaudium supremum sapientiæ.* Un interrogatorio del maestro, bastante ingenioso, presta no poco interés á este diálogo.

En la Naturaleza todo procede de contrarios principios, y éstos son cuatro: simples, simples de simples, compuestos de simples y compuestos de compuestos. Los principios simples son de dos naturalezas, una activa y otra pasiva, lo cual no discrepa mucho del modo como se explicaban las acciones químicas en época no muy lejana de la nuestra. Lo comburente y lo combustible encaja de molde en la idea de cuerpos activos y cuerpos pasivos.

De aquella distinción surgen los cuatro elementos aris-

totélicos: *Natura caloris, et natura humiditatis, et natura frigiditatis, et natura siccitatis.*

Del equilibrio entre el calor y la frialdad resultan las cualidades intermedias de la materia, siendo inherente al calor el movimiento y á la frialdad la inercia, *aut creatura erat caloris et motus, unde patet, primam esse frigiditatis et status.*

La naturaleza de los metales está sometida á la influencia de los planetas ó cuerpos superiores, de donde resultan de Júpiter el estaño, de Saturno el plomo, de Venus el cobre, etc. El oro recibe su influencia del Sol; no obstante, dice á propósito de la génesis de los cuerpos: *Et nisi etiam essent diversæ actiones et influencia corporum supercaelestium in illa inferiora, omnia corpora mineralia essent AURUM.*

Bien se echa de ver que el empeño de Belonio es que su discípulo aprenda á cambiar la naturaleza de los cuerpos por la combinación de lo frío y húmedo con lo caliente y seco; así lo dice en uno de los pasajes del diálogo: *Fam ergo tibi monstravi tres modos in generali, mutando unam naturam in aliam.*

El capítulo segundo trata de la *generación de los cuerpos minerales, así naturales como artificiales.* La raíz, ó sea materia primordial de los minerales, son el azufre y el mercurio. *Radix ipsorum mineralium est argentum vivum cum sulphur;* mas estos principios no son tales antes de su congelación. Aquí intervienen la frialdad, la humedad, el calor, la decocción, etc., y cita como ejemplo la fabricación del jabón, en la que se modifica la naturaleza de los ingredientes.

Resumen de las ideas del maestro es lo que dice á su discípulo en forma axiomática: *Et debes scire quod ex commixtione duorum corporum possibile est tertium generari.* En la generación del oro da como componentes al hierro y al estaño, *quoniam ex commixtione Martis, qui est calidus et siccus cum Jove, frigidus et humidus, Aurum generatur.* En esta transformación intervienen ciertos elixires, cuya eficacia es tal, que *dixerunt Sapientes antiqui quod una pars illius Elixiris cadit super mille partes.*

Es materia del capítulo tercero y último *De Generatione Plantarum ex mineralibus. Et similiter de generatione animalium ex plantis et de Alligatione Spiritus ipsius Planetæ cum Planta, et in allegamento Spiritus animalis cum animali, etc.*

Aquí refiere cómo de las substancias minerales proceden las vegetales y de éstas las animales, para recorrer en sentido inverso el mismo círculo por la corrupción y la destrucción; y fijándose en la generación y el nacimiento, atribuye á la influencia de los planetas las cualidades del sér que nace bajo la conjunción de uno ú otro. Estas ideas astrológicas son el remate de la *Clavis Sapientiæ*, que dice al final: *Finis Libri Alfonsi Regis Philosophi præclarissimi.*

Sin que nos parezca este libro tan confuso y misterioso como lo son muchos de su especie, porque al fin hay en él cierta ilación que se ajusta y concuerda con las ideas del alquimista que lo compuso, ni por un momento puede atribuirse al sabio Rey de Castilla, inspirador de los *Libros de Astronomía* y ordenador de las *Leyes de Partida.*

En buen hora que algunos críticos, y entre ellos el Padre José Francisco de Isla, cuya sátira se ejercitaba con delectación en ocasiones, hayan tratado con desdén al poco afortunado hijo de San Fernando en lo tocante á las ciencias astronómicas y gobierno de su reino; mas no por eso cabe vacilar un momento para negar que la *Clavis Sapientiæ* hubiese salido de su pluma. Y como si esta consideración no bastase, corrobora nuestra creencia la fecha en que presumimos que este libro fué compuesto, aunque no se expresa en ninguna parte. Dice antes de empezar el proemio: «*Scriptus | ANNO | BeneDICTæ gratiæ, et benIGNæ MIserationIs | nobIs orsæ, & &,*» que combinando las letras mayúsculas, intercaladas con las minúsculas, resulta el año 1604.

Excusada era esta aclaración, porque sin ella no hay nadie que pueda achacar el vulgar latín de la *Clavis Sapientiæ* á quien supo escribir en tan buen romance tantas y tan diversas obras.